Persee

Ailleret

L'organisation de la sécurité et les progrès des armes nouvelles

In: Politique étrangère N°1 - 1957 - 22e année pp. 51-64.

Citer ce document / Cite this document :

Ailleret . L'organisation de la sécurité et les progrès des armes nouvelles. In: Politique étrangère N°1 - 1957 - 22e année pp. 51-64.

doi : 10.3406/polit.1957.2503

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342X_1957_num_22_1_2503

L'ORGANISATION DE LA SÉCURITÉ ET LES PROGRÈS DES ARMES NOUVELLES

Il est facile de sentir que les armes nouvelles ont profondément bouleversé la tactique, de là la stratégie et de là l'équilibre politique des nations et des groupes de nations. Mais il est moins facile de se rendre compte avec netteté de la mesure de ce bouleversement et du sens dans lequel il se produit.

Et, d'abord, quelles sont ces armes nouvelles ? L'opinion y classe généralement les armes atomiques, les armes biologiques, les armes chimiques et les engins autopropulsés. Mais, si la réunion de ces diverses armes dans une même catégorie se trouve justifiée par le fait qu'elles sont toutes récentes et d'apparence épouvantable, elles sont loin d'exercer sur les équilibres stratégiques des influences de même importance.

L'arme chimique a pu apparaître à certains comme périmée parce qu'elle n'a pas été utilisée au cours de la seconde guerre mondiale. Il n'en est rien. Il est exact qu'à cette époque, dans les conditions de déroulement des opérations et compte tenu des excellents matériels de protection dont disposaient les différentes armées, les toxiques n'avaient qu'un rendement inférieur aux explosifs classiques. Mais, depuis cette époque, les toxiques ont fait de gros progrès — il en existe qui sont des dizaines de fois plus toxiques que les gaz de 1940 — et les moyens de les mettre en place sous forme de concentrations très brutales se sont, eux aussi, très améliorés. Les toxiques pourraient donc, dans des circonstances favorables, prendre l'avantage sur les explosifs classiques. Cependant, ils n'auraient jamais — sauf pour certains problèmes très particuliers — qu'une efficacité du même ordre de grandeur que ces explosifs classiques. S'il est donc absolument indispensable de se préparer à se protéger contre les toxiques qu'un adversaire éventuel pourrait être tenté d'utiliser — et qu'il serait d'autant plus tenté d'utiliser qu'on serait moins bien protégé — il faudrait attendre, d'un

Persée BY: creative commons

déclenchement de la guerre chimique entre pays qui n'auraient pas négligé leur protection antigaz, une modification des formes de la vie sur le champ de bataille, ainsi que des changements dans les procédés tactiques, mais non une modification radicale des équilibres stratégiques. L'arme chimique n'est qu'un facteur perturbateur stratégique relativement secondaire.

Pour l'arme biologique, les conclusions sont les mêmes, mais pour d'autres raisons. Il s'agit là d'une arme dont les possibilités théoriques sont immenses, mais dont les possibilités de mise en œuvre pratique sont très mal connues et paraissent encore assez loin de correspondre à une utilisation opérationnelle, utilisation qui implique que l'on puisse prévoir à l'avance et avec exactitude les résultats de l'emploi d'un moyen de guerre, c'est-à-dire son efficacité, le moment où il agira et la zone exacte où il manifestera son action. Or ces conditions sont très difficiles à remplir par les moyens biologiques. Dans l'état actuel des choses, il semble que la guerre biologique se présente comme un moyen de destruction dont les possibilités ne sauraient être négligées, car il suffirait d'une invention portant sur les procédés pratiques d'emploi pour que ces possibilités puissent devenir immenses sur le plan des réalités, mais qui, pour le moment, paraît limitée à l'exécution de sabotages qui, quelle que soit leur importance, ne sauraient constituer un élément perturbateur essentiel des équilibres stratégiques.

Quant aux engins autopropulsés, ils ne constituent que les véhicules destinés à mettre en place sur les objectifs les moyens de destruction que sont les explosifs classiques ou atomiques. Or ils ont deux propriétés essentielles :

— la première est d'être très chers, et cela se comprend aisément, car ce sont au fond des projectiles tels qu'à chaque coup on lance à la fois l'obus et le canon avec; d'autre part, les dispositifs électroniques de guidage qui font partie du projectile sont très onéreux et détruits avec lui;

— la seconde propriété essentielle des engins est qu'ils sont doués de dispersion. Si l'on expédie à des distances assez grandes un certain nombre d'engins destinés à toucher un point déterminé, ils ne l'atteindront pas, mais se répartiront sur une certaine «zone de dispersion», mettons, par exemple, 500 m. × 500 m. Dans ces conditions, pour détruire un objectif industriel par exemple, même de dimensions plus petites que 500 m. × 500 m., il faudrait battre toute cette surface, soit 25 hectares. Si l'on recherche ces résultats avec des engins chargés en explosifs classiques, comme il faut au moins 5 tonnes d'explosifs à l'hectare pour détruire l'objectif, il faudrait lancer plus de 100 tonnes d'explosifs, donc un nombre considérable d'engins : plus de 400 si l'on utilisait des engins déjà sérieux portant une charge utile de 250 kilogrammes. On conçoit que cette solution soit exagérément onéreuse.

Si, au contraire, l'engin utilisé emportait comme charge utile un explosif atomique qui assurerait une destruction totale des immeubles dans un rayon supérieur à 500 mètres, il suffirait d'un seul engin pour détruire l'objectif.

On se rend compte ainsi de ce que l'engin autopropulsé, guidé ou non, n'est véritablement rentable que comme engin porteur d'explosif atomique. Ce n'est qu'à ce titre qu'il constitue un facteur perturbateur sérieux de la stratégie antérieure beaucoup plus que par lui-même.

Quant aux armes atomiques, elles constituent, au contraire, en elles-mêmes un facteur perturbateur d'une grandeur inconnue jusqu'ici dans l'Histoire où les modifications brusques d'efficacité des armements se chiffraient par des coefficients de quelques dizaines au plus.

Avec les armes nucléaires, nous avons, en effet, affaire à des armes qui sont, du point de vue dégagement d'énergie, des millions de fois plus puissantes que les anciennes et, du point de vue de l'efficacité pratique de destruction, des dizaines de milliers à des centaines de milliers de fois plus puissantes que les armes classiques. Il y a là un changement d'ordre de grandeur sans aucun précédent dans le passé et qui modifie toutes les données de la guerre. Mais, avant d'essayer de définir les formes du bouleversement qui en résulte, il convient évidemment de bien connaître les propriétés essentielles des armes nucléaires. Elles sont certainement déjà bien connues ; je ne ferai donc que les rappeler brièvement pour que nous les ayons bien présentes à l'esprit.

La propriété des armes nucléaires que tout le monde estime généralement être la principale est leur puissance. Cela est vrai, mais encore faut-il s'entendre.

On pouvait déjà, avec les armes classiques, réaliser des puissances considérables : si les bombardiers atomiques ont détruit en un seul bombardement Hiroshima et Nagasaki, les bombardiers classiques avaient, eux aussi, à l'incendiaire, détruit Tokyo en une seule nuit. Seulement, comme le système classique n'avait à sa disposition que des explosifs relativement peu puissants à l'unité de poids, il ne pouvait réaliser ses effets de puissance que par l'accumulation de quantités considérables de ces explosifs.

Dans ce système, la puissance résultait de la mise en œuvre de milliers de tonnes de projectiles lancées par des milliers d'avions et des dizaines de milliers de canons et d'engins, servis par des effectifs gigantesques et soutenus par des moyens matériels proprement phénoménaux.

La guerre impliquait alors le rassemblement de moyens inouïs dans le cadre d'une logistique titanesque. La puissance des forces était compensée par une lourdeur considérable des opérations, qui demandaient, pour être montées, de très longs délais et qui ne pouvaient s'effectuer qu'en fonction

de plans minutieux, précis et sujets à se dérégler au premier accroc dans leur déroulement.

L'époque qui englobe les deux guerres mondiales restera, dans l'Histoire militaire, la période de la logistique et du planning.

Or tout ce scénario se trouve bousculé par l'existence des armes nucléaires.

Ce n'est pas seulement, en effet, la puissance totale dont elles sont capables qui caractérise celles-ci, c'est leur puissance spécifique, c'est-à-dire le fait que cette puissance est contenue dans des volumes infimes et des poids négligeables. C'est qu'un seul avion lançant une bombe thermonucléaire sur un grand objectif peut remplacer avantageusement de nombreux milliers d'avions lançant des explosifs classiques. C'est qu'un obus atomique remplace sur un objectif la concentration du feu de plusieurs milliers de canons. L'arme atomique est une arme qui allège tellement la logistique des feux qu'on peut, en première approximation, l'appeler « sans logistique ». C'est qu'elle peut réaliser sans aucun délai préalable des destructions qui n'auraient pu être effectuées autrefois ou qui auraient demandé des délais de préparation qui se seraient comptés en mois, quelquefois même en années.

L'immensité de la puissance destructive des armes nucléaires n'est donc pas seule à considérer ; elle s'accompagne de propriétés exceptionnelles de soudaineté, de facilité, de souplesse, dans leur mise en œuvre.

Une seconde propriété des armes nucléaires qu'il faut également retenir est qu'elles permettent d'effectuer sur des objectifs précis des destructions qui eussent été autrefois impossibles même avec une accumulation quasi infinie de moyens.

Un ouvrage fortifié comme un ouvrage Maginot, par exemple, pouvait bien être rendu hors d'état de combattre en attaquant ses blocs actifs avec de gros projectiles lancés en quantités suffisantes. Les fonds de l'ouvrage, au contraire, ne pouvaient pratiquement pas être détruits. Avec les armes atomiques, il suffirait d'une seule arme thermonucléaire éclatant au sol pour faire entièrement disparaître l'ouvrage tout entier dans son immense cratère.

Les ouvrages les plus solides, les protections les plus importantes et les plus coûteuses pratiquement concevables ne sont donc plus à l'épreuve des projectiles modernes. On pouvait jusqu'ici, en y mettant le prix, construire des abris à l'épreuve de tel ou tel calibre. Ce n'est maintenant pratiquement plus possible.

Une troisième propriété des armes nucléaires est, lorsqu'elles éclatent au sol ou au voisinage du sol, de conduire — par retombée des poussières — à une contamination radioactive du terrain. S'il s'agit de bombes de petite

puissance, cette infection n'est qu'un accident local ennuyeux, mais sans conséquence d'ensemble importantes. Mais, s'il s'agit de certains types de bombes de grande puissance, la contamination peut atteindre des dimensions de l'ordre de plusieurs centaines de kilomètres de long sur une cinquantaine de large. Il est vrai que cette contamination décroît assez vite avec le temps. Mais, à l'origine, elle serait suffisante pour que des individus à découvert prennent plus ou moins vite — de quelques dizaines de minutes à quelques dizaines d'heures — des doses d'irradiation mortelles ou entraînant au moins la mise hors de combat. Elle obligera donc ceux qui voudront survivre à se mettre à l'abri, de préférence dans les caves ou dans des abris creusés dans le sol, pendant un temps assez long. C'est-à-dire qu'elle entraînera une paralysie totale de leur activité. Après un certain temps, il sera possible de sortir des abris, mais il sera quand même exclu de continuer à mener une vie normale dans la zone atteinte. En particulier, tout séjour de longue durée y serait pendant assez longtemps interdit. Il serait donc nécessaire d'abandonner cette zone pour aller dans une zone vierge... s'il en existe, car rien n'empêche d'imaginer que les zones de contamination de plusieurs engins soient plus ou moins jointives ou se recoupent.

L'arme atomique se présente ainsi comme susceptible de paralyser d'un seul coup toute activité normale sur des étendues immenses. Ces zones deviendraient très vite susceptibles d'être traversées sans danger. Mais il faudrait attendre très longtemps pour qu'elles puissent être occupées par des troupes ou habitées par des populations qui y déploieraient une activité normale.

Enfin, dernière propriété qui résulte directement de la première : lorsqu'il s'agit d'effectuer des destructions massives ou des neutralisations de grands espaces, les armes atomiques ou thermonucléaires sont des centaines de fois moins onéreuses que les masses gigantesques correspondantes de moyens classiques.

Partant de ces données, examinons maintenant comment les armes nucléaires peuvent influer sur les procédés d'obtenir à la guerre la décision. Jusqu'ici, entre pays de civilisation et d'importance analogues, celle-ci était très généralement obtenue par le choc des corps de bataille : la destruction des forces de l'ennemi et l'occupation de son territoire permettaient de lui imposer les conditions de paix jugées satisfaisantes. C'est le procédé constant dans l'histoire, jusques et y compris la dernière guerre mondiale, tout au moins en ce qui concerne celle-ci sur le théâtre européen. Il est vrai qu'au lendemain de la première guerre mondiale un autre procédé connut une très grande vogue, principalement auprès des armées de l'Air. Il s'exprime par la théorie dite de Douhet. Il consiste à obtenir la décision par destruction du potentiel de guerre ennemi par bombardements aériens.

Cette théorie, qui a fait l'objet de discussions passionnées, a fait faillite dans le système classique, pour avoir très largement surestimé les possibilités destructives du bombardement aérien de l'époque. Sur l'Allemagne on a lancé, en quatre ans environ, 1 250 000 tonnes de bombes — encore a-t-il fallu trois ans pour que les bombardements puissent atteindre un rythme vraiment sévère — et, quelles que soient les conclusions au sujet de l'efficacité stratégique de ces bombardements, il est certain qu'il eût fallu les multiplier plusieurs fois et surtout les concentrer dans un temps beaucoup plus court pour qu'ils aient pu, à eux seuls et sans intervention des corps de bataille aéro-terrestres, abattre le troisième Reich.

Mais cette théorie qui avait fait totalement faillite dans le système classique se retrouve placée au premier rang de l'actualité avec l'utilisation d'explosifs qui permettent précisément d'effectuer avec des moyens aériens relativement très réduits et dans des délais très brefs des destructions d'une ampleur sans commune mesure avec celle des armadas aériennes d'il y a quinze ans.

Il devient certain qu'il suffirait d'un très petit nombre d'engins nucléaires pour provoquer dans un pays des destructions qui annihilent son potentiel au point de l'empêcher de continuer une guerre. Quelques dizaines de bombes de grande puissance lancées sur de grands centres et une ou deux centaines de bombes de la gamme des kilotonnes, qui pourraient être lancées en quelques heures ou quelques jours, produiraient sur l'Allemagne des destructions infiniment plus grandes et plus concentrées que tous les bombardements de 1939 à 1945. Des dizaines de millions de morts, la destruction de toutes les grandes villes et installations essentielles rendrait très vite impossible la prolongation de tout effort de guerre cohérent.

Même si la guerre ne prenait pas une forme aussi inhumaine et si les bombes et les objectifs étaient choisis de manière à épargner au maximum la population, la conclusion est la même : des bombardements nucléaires peuvent désormais être très rapidement assez efficaces pour priver les plus grands pays des moyens de continuer la guerre. *A l'échelle des nations, le bombardement atomique est une arme capable non plus seulement de faire du mal, mais de tuer.*

La destruction du potentiel par bombardement nucléaire est donc capable, militairement parlant, d'amener la décision de la guerre. Mais on peut se demander si une telle méthode a un sens du point de vue politique. En effet, elle n'aurait de sens véritable que si l'ennemi se trouvait, de son côté, incapable d'appliquer le même procédé. Ce qui impliquerait qu'il n'ait pas la disposition d'armements nucléaires. Mais, dans ce cas, il ne saurait y avoir guerre, car, en face d'un adversaire disposant de moyens atomiques, une nation, ou un groupe de nations privé de ces moyens ne peut rien faire

que céder au chantage ou à la destruction comme un homme n'ayant que ses poings devant un autre qui dispose d'un pistolet mitrailleur.

Une guerre importante ne peut logiquement débuter qu'entre deux groupes disposant de forces qui ne soient pas totalement déséquilibrées, donc disposant tous deux de forces atomiques.

Or, dans le cas d'une bataille atomique réciproque, en admettant que celle-ci amène la décision en faveur de l'un des partis, elle lui donnerait, c'est certain — et probablement assez vite, — la victoire, mais à un prix qui ne permettrait d'atteindre utilement aucun des buts de guerre qu'aurait pu se proposer le futur gagant. Celui-ci serait bien le vainqueur, mais d'un pays totalement détruit, et son propre pays serait, lui aussi, transformé en ruines.

La guerre d'écrasement réciproque ne peut donc être à priori qu'une vaine entreprise puisqu'en la commençant chacun des deux partis peut escompter que, même s'il est victorieux, les gains qu'il obtiendra seront au centuple compensés par ses pertes en biens et en vies humaines.

Il est vrai que l'on peut imaginer le « Pearl Harbour » qui, par la surprise, permettrait à un agresseur décidé d'abattre son adversaire avant même qu'il ait pu répondre. Cette théorie est séduisante. Elle serait valable pourvu que la surprise joue totalement, c'est-à-dire que l'assailli ait négligé toutes mesures de précaution. Mais, si les préavis d'attaque sont notoirement insuffisants pour permettre de protéger complètement les populations, ils sont cependant assez grands pour permettre le décollage des bombardiers de représailles avant même que leurs terrains ne soient bombardés, pour peu que toutes les mesures nécessaires d' « alerte » et de « readiness » aient été prises.

La théorie du « Pearl Harbour » paraît donc une de ces théories dont l'application ne peut être valable que dans des cas particuliers. Il est certain que le relâchement de la surveillance et de l'aptitude à répondre immédiatement dans un des partis rendrait possible dans la pratique l'utilisation par l'autre de cette forme d'attaque surprise, qui ne saurait toutefois constituer une méthode générale.

En bref, bien que la puissance des bombes atomiques et thermonucléaires permette dorénavant de détruire le potentiel ennemi — et en même temps ses villes et ses populations — il y a tout lieu de penser que, tant que les moyens des blocs opposés seront à peu près équilibrés, cette forme de guerre, beaucoup trop catastrophique pour pouvoir être payante, ne pourrait être déclenchée que par un fou.

On pourra objecter, évidemment, que l'Histoire montre qu'il se trouve fréquemment des fous parmi les dirigeants des nations même les plus grandes et que l'un de ces énergumènes pourrait déclencher la guerre atomique d'écrasement.

Il y a cependant des degrés dans la folie. Hitler était fou dans une large mesure. Aussi n'a-t-il pas un instant hésité à déclencher la seconde guerre mondiale, en dépit des conséquences que, même victorieux, elle aurait dû avoir pour l'Allemagne. Il avait déclaré qu'il ferait tuer un ou deux millions de jeunes Allemands et que l'Allemagne gouvernerait le monde pendant plusieurs siècles. Il a fait tuer beaucoup plus que deux millions d'hommes de son peuple et n'a pas gouverné le monde. Mais il ne s'en est guère fallu de beaucoup que sa prévision ne s'accomplisse, du moins en partie. Il aurait alors fait tuer un ou deux millions de jeunes Allemands en contrepartie d'avantages substantiels pour le Reich.

Or, s'il avait maintenant à déclencher une guerre thermonucléaire, même considérée comme devant conduire à la victoire, il saurait que si, dans la première nuit du Blitz, il détruisait le potentiel ennemi en presque totalité, cette même nuit seraient rayés de la carte Berlin, Munich, Hambourg, Francfort, Cologne et tous les autres grands centres de l'Allemagne, et que vingt ou vingt-cinq millions de morts, hommes, femmes et enfants, seraient immédiatement à porter au débit du bilan de la guerre. On peut alors espérer que même un Hitler, assez fou pour déclencher la guerre des bombardiers au trinitrotoluène, ne le serait peut-être pas assez pour déclencher celle des explosifs nucléaires.

On est donc amené à conclure que la forme de guerre par écrasement réciproque sera évitée au maximum par les gouvernements même les plus violents et les plus nerveux, et qu'elle aura tendance à ne pas avoir lieu, si d'autres moyens peuvent permettre de rechercher la décision plus économiquement aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Que peut-on alors attendre de la guerre traditionnelle des corps de bataille comme moyen de décision ? Deux hypothèses sont à considérer : les armes atomiques sont utilisées en grand, ou bien, au contraire, elles ne sont pas utilisées ou d'une manière très limitée.

Si l'on admet que les engins nucléaires doivent être employés en grand, les corps de bataille tels que nous les concevons généralement, composés de divisions d'infanterie motorisées et de divisions blindées ou mécaniques, vont se trouver, dès qu'ils prétendront agir en force, soumis aux feux atomiques et thermonucléaires. Or ils présentent à ces feux une VULNÉRABILITÉ EFFROYABLE dès qu'ils ne sont pas largement dispersés sur des surfaces immenses et profondément protégés par une organisation du terrain solide. Leurs déplacements sur le champ de bataille atomique vont un peu ressembler à ce qu'eussent été les déplacements des colonnes de l'époque napoléonienne dans le no man's land de 1916 sous le feu des mitrailleuses et des canons à tir rapide. C'est-à-dire qu'ils seront pratiquement interdits.

Par ailleurs, ces corps de bataille sont tributaires, du fait même de leurs

actions, d'une LOGISTIQUE IMMENSE (munitions, carburants, pièces de rechange). Et la logistique classique est extrêmement vulnérable aux engins atomiques, dans ses points de passage obligés : ports maritimes, nœuds et ponts de voies ferrées, grands dépôts de produits pétroliers par exemple. Il suffirait d'un nombre d'engins atomiques très réduit et qui, mis en place avec précaution et préavis, pourraient ne causer que des dégâts relativement faibles aux populations civiles, pour l'atrophier presque totalement. Il ne faut donc plus compter sur elle en guerre atomique que réduite à un étroit compte-gouttes : nouvelle raison de paralysie des corps de bataille du type conventionnel, qui, incapables de se déplacer vite et loin et de tirer les masses de munitions habituelles, se verront voués à une immobilité relative dans des positions très dispersées et aussi abritées que possible.

La possibilité de contaminer le champ de bataille entier au moyen de quelques bombes de très grosse puissance et de contraindre ainsi les forces armées à l'abandonner ou à y vivre à l'abri, c'est-à-dire paralysées, est une raison de plus de croire à l'impossibilité des chocs décisifs de corps de bataille dérivés des corps classiques.

Il est exact que la théorie qui précède amène souvent l'objection suivante :

« Tout cela est probablement vrai si les armes atomiques sont employées à la guerre. Mais rien ne dit qu'elles le seront. Les gaz, eux non plus, n'ont pas été mis en œuvre dans la deuxième guerre mondiale. Il se peut que, par crainte des représailles ou de peur de voir dégénérer la guerre en écrasement nucléaire généralisé, les adversaires renoncent à utiliser ces armes de destruction massive. Alors la guerre se ferait avec des moyens conventionnels, et nous serions ramenés aux chocs des corps de bataille. Celui des adversaires qui n'y serait pas préparé serait alors évidemment vaincu. »

Il est de fait que, si les armes atomiques ne *pouvaient* pas être utilisées, la guerre se déroulerait sous ses formes conventionnelles plus ou moins modifiées par les progrès des armements classiques au cours des dix dernières années.

Mais, *du fait qu'elles existent*, même si elles ne devaient pas être lancées, elles apporteraient quand même une révolution totale dans la tactique et la stratégie, dès le moment où chaque adversaire n'a pas la certitude absolue que l'ennemi ne les utilisera pas contre lui.

En effet, le principe même de l'action classique, du fait de l'efficacité individuelle relativement très petite des projectiles, est de réaliser les actions de force par la concentration dans des espaces réduits de moyens immenses tributaires d'une logistique gigantesque. Or il est bien évident qu'en face d'un ennemi qui dispose d'engins atomiques et des moyens de les mettre en place un parti n'aura jamais l'audace ou la sottise de réaliser de telles concentrations, à moins d'avoir une *garantie totale* que l'adversaire ne se

servira pas de ses engins pour les détruire rapidement et à très bon marché. Le fait même d'employer les procédés classiques serait une invitation pour l'ennemi à employer ses bombes atomiques sans hésitation, puisqu'il gagnerait ainsi rapidement la guerre des corps de bataille.

Ainsi, même si les bombes atomiques et thermonucléaires ne devaient pas être utilisées à la guerre — et nous verrons qu'il n'y a là rien d'impossible — la simple existence de masses de ces engins devrait suffire à exclure le choc des corps de bataille en tant que moyen traditionnel de décision à la guerre.

***

Dans ces conditions, les impératifs militaires essentiels auxquels doit nécessairement répondre un système de guerre cohérent se résument ainsi :

— L'action destructrice des armes atomiques et thermonucléaires proscrit les actions décisives rapides des *corps de bataille classiques* ;

— La possibilité même de la guerre d'écrasement réciproque, des villes, des industries et des populations frappera de paralysie les gouvernements et les peuples qui n'agiront qu'avec la plus grande prudence et pour ainsi dire pas à pas pour éviter que la guerre ne dégénère dans la terreur généralisée si remarquablement décrite par M. Jules Moch ;

— Enfin s'impose la nécessité pour les forces de toute nature de se répartir sur des surfaces considérables pour échapper à une action facile et sans répercussions civiles graves des armes atomiques et d'y agir d'une manière décentralisée au maximum par suite de la destruction possible des communications à grand rendement et dans un cadre de logistique de la plus grande simplicité.

Mais la considération de ces impératifs « militaires » ne suffirait pas à analyser les situations éventuelles de guerre et à leur créer un cadre valable. Il faut aussi tenir compte de la situation politique, qui n'a rien de commun avec les situations classiques sur lesquelles nous sommes toujours tentés de raisonner.

Dans le passé récent, les groupes humains qui s'opposaient dans une guerre avaient une caractéristique essentielle, qui était d'être définie territorialement. En 1870 et 1914, par exemple, c'étaient tous les habitants de la France qui se battaient contre tous ceux de l'Allemagne. De 1939 à 1945, bien que l'idéologie fasciste et hitlérienne ait eu des supporters un peu partout, il en était encore en gros de même : tous les Anglais, tous les Russes, tous les Américains s'opposaient à tous les habitants de l'Allemagne et de l'Italie, au moins au début dans ce dernier cas.

Dans ces guerres du passé, il n'y avait pratiquement pas de traîtres. Ce qui explique d'ailleurs l'opprobre dont ils faisaient l'objet.

Dans la situation actuelle, les groupes humains qui s'opposent ne sont pas répartis uniquement par la géographie, ils sont également caractérisés par des idéologies différentes. Chaque pays libre ou contraint d'adhérer à l'un des groupes contient une partie plus ou moins grande de sympathisants de l'autre. Parmi ceux-ci, une certaine proportion est à son tour capable de se battre contre ses compatriotes géographiques ou de race pour la cause adverse : cette proportion variant d'ailleurs considérablement — on l'a vu en France de 1940 à 1944 — suivant les chances de succès du parti auquel vont les sympathies dont il s'agit.

Il y a donc toutes chances qu'une guerre mondiale de demain doive prendre la forme d'un combat de deux blocs à l'intérieur de chacun desquels se développerait une guerre civile avec les partisans de l'autre. C'est un facteur d'une telle importance qu'il ne saurait être négligé.

Si nous revenons alors aux impératifs militaires que nous avons exposés, et si nous les plaçons dans le cadre politique ainsi défini, on peut se demander quelle est la manière dont pourra s'obtenir la décision si l'on admet que le choc des corps de bataille aéroterrestres ne peut amener la décision et si la stratégie aérienne de destruction totale est exclue par les gouvernements comme ne donnant en aucun cas une solution des problèmes qu'ils cherchent à résoudre au travers de la guerre.

Une méthode apparaît tout de suite comme compatible avec toutes les données précédentes, celle d'une action qui serait caractérisée par ces moyens : infiltration, commandos parachutistes, guérillas, pourrissement généralisé des arrières, et dont le but n'est plus la destruction des armées ennemies, mais le renversement de son gouvernement et le remplacement de celui-ci par un gouvernement favorable.

On peut donc penser que la guerre ne prendra pas forcément une forme « atomique », bien au contraire. Le fait atomique, par son existence même, suffira à exclure les formes surannées de la guerre et particulièrement les chocs massifs de corps de bataille. Il les remplacera peut-être par une bataille en très large surface du type pourrissement des arrières, à laquelle il convient d'être préparé si l'on veut pouvoir y faire face.

L'existence d'une solide aviation atomique et de défense est nécessaire pour écarter le double danger de la guerre atomique menée sans crainte de représailles par l'adversaire et du simple chantage au bombardement. Mais, en plus de cette aviation atomique, il est indispensable qu'un pays qui veut survivre libre se conserve une forte armée de terre adaptée à la guerre de pourrissement des arrières.

L'expérience montre que, pour combattre les actions de guérilla et de pourrissement soutenues par des commandos, il faut :

— D'une part, disposer partout de forces numériquement importantes

aptes à étouffer instantanément toute manifestation ennemie : on sait que, dès qu'en temps de guérilla une zone n'est pas occupée par les forces de l'ordre, elle est instantanément le théâtre des opérations de l'adversaire, qui disparaît d'ailleurs dès que les forces de l'ordre reviennent, pour réapparaître plus tard.

Si l'on veut éviter ce perpétuel jeu de cache-cache dans lequel, grâce à ses complicités et à la terreur qu'il sait entretenir dans la population, le guérilla finit toujours par gagner, il faut occuper en permanence et suffisamment en forces tout le pays ami : la manœuvre n'y suffit pas.

Ceci ne demande pas des unités armées de matériel puissant et coûteux, mais en demande beaucoup, bien entraînées, actives, moralement très solides et bien commandées.

— D'autre part, en supplément de celles-ci, des unités très mobiles et relativement puissantes, capables par la manœuvre de venir attaquer tout rassemblement sérieux de moyens ennemis qui aurait réussi à se constituer, et que les projectiles atomiques ne permettraient pas de réduire puisqu'il se trouverait par hypothèse intimement mélangé avec la population amie.

Mais il ne suffira pas d'assurer la défense en surface du pays, il faudra aussi le mettre à l'abri de l'invasion de l'ennemi par la voie de terre. Il faudra donc défendre un contour apparent contre les incursions de toute nature de l'adversaire. Les forces qui recevront cette mission ne risqueront plus, si elles disposent d'appuis de feux atomiques suffisants, de se voir bousculées, rompues puis encerclées par des concentrations ennemies, qu'elles détruiraient aisément avant même qu'elles aient pu agir.

Elles courront, au contraire, deux risques essentiels :

— le premier, de se faire détruire sur de larges étendues par des feux atomiques suffisamment puissants ; elles devront, pour y faire face, se disperser sur des surfaces très larges et se protéger par une organisation du terrain adaptée des plus solide ;

— le second, de donner prise aux infiltrations de petits éléments légers venant à travers le « front » de contact participer au pourrissement des arrières immédiats puis lointains. Cette infiltration sera grandement facilitée par la dispersion des dispositifs et par la nécessité pour tous de rester abrités au maximum, sous peine de destruction atomique.

Il est probable qu'il ne sera possible d'empêcher les infiltrations — continues, progressives, insidieuses — qu'en réalisant la continuité du dispositif destiné à les stopper (1). Celui-ci, n'ayant plus à redouter les attaques des corps de bataille concentrés, n'aura plus besoin d'être aussi puissamment

(1) Probablement sur un obstacle important.

défendu que les dispositifs défensifs d'autrefois. Mais il nécessitera beaucoup de monde pour tenir et surveiller étroitement le rideau impénétrable qui *doit repousser l'osmose des infiltrations, plus dangereuse maintenant que le choc des divisions rassemblées sur un axe.*

Il y a tout lieu de penser que les forces du type nécessaire à mener les actions de bataille en surface seront également qualifiées pour tenir le « front » de contact appelé à séparer les zones de prédominance de chacun des adversaires.

***

Il est ainsi logique d'estimer qu'une guerre future entre grands blocs de nations a de fortes chances de se présenter, au moins dans les théâtres d'opérations des anciens continents, sous la forme d'une vaste entreprise réciproque de pourrissement des arrières et de désagrégation, cette entreprise étant couverte contre l'action classique des corps de bataille par l'existence de moyens atomiques aériens et terrestres puissants dont l'utilisation ne serait cependant, pour des raisons politiques, que limitée à certains objectifs militaires essentiels très précis, attaqués avec précautions.

Mais il est certain qu'elle doit comprendre de très nombreuses unités d'infanterie soutenues par des moyens d'artillerie, de blindés et d'aviation d'appui suffisants pour lutter efficacement contre les guérillas et les commandos mélangés à la population amie (1), et qu'elle doit disposer aussi, tant pour sa mission de surveillance des frontières que pour sa mission de défense en surface, d'un nombre sérieux de grandes unités légères et mobiles.

En résumé, il semble que l'existence même de stocks importants d'armes atomiques et thermonucléaires très puissantes doive conduire les blocs antagonistes à éviter la guerre généralisée, qui se traduirait pour tout le monde par des catastrophes hors de proportion avec les résultats à espérer d'une victoire.

Mais, si la guerre généralisée venait quand même à se produire, elle aurait une importante probabilité de prendre la forme d'une guerre de pourrissement des arrières, menée de part et d'autre d'une ligne continue de démarcation plus ou moins stable, et conduite par des partisans, par des forces infiltrées au travers de cette ligne de démarcation et par des forces aéroportées.

Par suite, si une aviation atomique puissante et une aviation de défense forte sont nécessaires comme *deterrent of war* d'abord, comme *deter-*

(1) Ce qui exclut totalement l'emploi de projectiles nucléaires.

rent of atomic bombing ensuite, et si une grosse aviation de transport devient un des facteurs essentiels de la manœuvre, il n'est pas question de relâcher l'effort à entreprendre sur les armées de terre, qui devront seulement être adaptées pour pouvoir faire face aux très difficiles tâches de la nouvelle bataille en surface et organisées en vue de cette mission primordiale, ainsi que pour pouvoir porter l'offensive chez l'ennemi par les mêmes moyens.

Créer des forces armées destinées à agir massivement en tant que corps de bataille aéroterrestres conventionnels, ou encore chercher à réaliser pour elle-même la primauté des forces aériennes ne paraissent plus que des formules héritées de la dernière guerre. Il y a toutes chances pour que, devant les incidences révolutionnaires des armes atomiques et des modifications de structure du monde moderne survenues récemment, ces conceptions soient appelées à céder la place à des idées entièrement nouvelles.

Général AILLERET.